

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 6

Artikel: Tonnerre de sainsaph !
Autor: Monnet, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215364>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.
Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 7 février 1920. — D'en torna pas la man. (G. D.) — Duè z'historès. — Tonnerre de Sainsaph. (Louis Monnet) — Drôles de types. (J. M.) — Faute d'être abonné. — Un nouveau livre de légendes valaisannes, par Albert Duruz-Salandieu (M. Gabbud) — Les amis du « Conteur ». — A propos de vieilles coutumes. — Bibliographie. — LE FEUILLETON : La Fée aux miettes (Ch. Nodier) suite.



D'EN TORNA PAS LA MAN¹

A la nouvelle de l'élection de M. Deschanel à la présidence de la République française, le *Journal français*, qui paraît à Genève, a publié le dialogue que voici. Les interlocuteurs sont deux de nos amis de la Savoie :

Le voyageur de commerce. — Alors, Monsieur Baud, nous avons un nouveau président. Qu'est-ce que vous en dites ?

Phonse Baud. — Té qui pu bin me fore ? Cîn ne changera ran.

Le voyageur de commerce. — Vous n'avez pas l'air content. Vous auriez peut-être préféré le choix de Clémenceau ?

Phonse Baud. — Ah ! cé yties pour sû, yè on rude lapin ; mais y n'aré pas fè mé quement président de la République que man² président dou Conseil.

Le voyageur de commerce. — Alors qui auriez-vous donc prêter à Deschanel ?

Phonse Baud. — Deschanel, Poincaré, Clémenceau ou Jonnart, d'en torna pas la man. Yè pas seulamin louz hommes qui fudrait changeo, mais la manire de fore. Poué yè louz administrations, lou règlemins qué faudrive transformo. To le resta, yè de la frima.

Le voyageur de commerce. — Je comprends votre opinion. Vous êtes partisan de la révision de la Constitution ?

Phonse Baud. — De sé partaisain de fare de la bouna bezogna. Ya rudamin de tims qu'on no horre le crâne avoué des promesses et des bellas phrasas. Y n'empêche qué yè tozo la même chusa. Lou gros mangeant loû petits. Louz impôts augmentivent et lou fonctionnaires asse bin ; mais le pajs ne prospérant pas.

Le voyageur de commerce. — Il faut avoir confiance dans le nouveau président de la République. Vous verrez. Il fera d'utiles réformes.

Phonse Baud. — Quaizi vô. Le présidaint va inauguro des estatues et présido des expositions, man son prédécésseur. Yè on commis voyageu national man vo êtes le représintant d'oune maison. Y pu ran fore tô solèt. Vo savi bin qu'il son pòvé zè limito.

Le voyageur. — Vous êtes d'un scepticisme déconcertant. Vraiment vous m'étonnez.

Phonse Baud. — Que voli vo ? De ne sé po de

¹ Je n'en tourne pas la main.

² « Man », abréviation de « queman », comme, comment.

c'ti matin. Et poué yè po difficila de comprendre pè que tè que louz affores é ne marchain pas man y fadrait. Mais tó can yè de la politiqua et de n'en volive pas in fore. Parlons d'ultra chuse, y vudra mio.

G. D.

DUÈ Z'HISTORIÈS

N certain gaillâ, que n'avâi pas einveintâ la pudra, avâi éta eingadzi tsi on monsu et onna dama qu'aviont met l'âo bin ein grandzi et que viquessont solets avoué onna serveinta dein onna galèza carrâie que l'aviont fè bâti. Et coumeint l'ètiont bin à l'âo z'èse, l'aviont prâi cé gaillâ on pou pè pedi, kâ le pourro bougro étaï on bocon simpliet, et l'ariont bin pu s'ein passâ. On lâi desâi Dzaset et on lâi fasâi portâ l'èdhie et lo bou, queri lo lacé, ceri lè solâ, traîrè lè maunets su lo pavâ, fochèrâ âo courti et fèrè lè coumechons ; enfin quiet ! fotemassi tot lo dzo déveron l'hotô, que l'avâi ma fâi quic 'na galèza pliace, et coumeint l'ètâi tsi dâi brâvès dzeins et que l'ètâi on bon soudzet, l'allâvè et vegnâi dein la maison coumeint se l'avâi éta tsi lue.

On matin que l'avâi oquî à demandâ à la dama, ye va ; et sein tapâ à la porta, l'eimpougnè lo pècliet et l'eintré tot drâi dein la pâilo iô la dama sè vetessâi.

— Mais, Joseph, lâi fâ la dama, on pou ein colere, qu'est-ce que cela veut dire ? Vous savez que je vous ai défendu d'entrer dans ma chambre sans frapper !

— Oh ! madame, repond lo lulu, je sais bien, mais madame peut être tranquille. J'ai d'aboo guigné par le trou de la saraille et je me serais pas permis d'entrer dans la chambre avant que j'aie vu que madame avait fini de s'habiller.

* * *

On chenapan, que viquessâi tant que poivè su lè z'autrès dzeins, s'ètâi einfatâ onna né dein onna dzenelhîre po lâi robâ onna pudzena, et po ne pas que la bête sè pouessè einsavâ, lo gaillâ lâi attatsâ lè piautès avoué on bet dè ficalla.

Ma fâi, tandi que bourgatâvè dein la dzenelhîre, tota ellia dzein eimplioumâie, épouâiriâ, fe on dètertîn dâo diablio, que la fenna dè la maison, que n'ètâi pas onco cutchâ po cein que se n'homme s'è-tâi réduit on bocon lard, et qu'out cé brelan, soo que devant po vairè cein que y'avâi.

Quand le s'approutsè de la dzenelhîre le vâi lo gaillâ que dècampâvè avoué la pudzena que pioulâvè sein bôtsi. Adon le lâi trancè après et lâi criè :

— Arrêtâ ! Isancro dè pandoure, dè vaurien, et tâtsi vâi dè mèrebailli ellia pudzena ?

L'autro, qu'avâi on pi bot et que terivè la piauté, ne poivè pas tracé bin rudô : assebin quand ve que l'allâvè sè fèrè accrotsi, s'arrètè franc, et coumeint ne volliavè pas s'eimpougnè avoué onna fenna, lâi fâ :

— Ah ! vo volliâi voutra pudzena ? Eh bin, teni, la vouaïque : vo n'âi pas faulta dè tant criâ ; mâ mè rontè lo cou que vo la rebaillo sein reprèindrè ma ficalla !

Et la redètatsè.

Au réveil. — Entre voisins :

— Figurez-vous que, ce matin, je me suis réveillé tout bête.

— Et comment vous étiez-vous couché ?

— Comme à l'ordinaire...

TONNERRE DE SAINSAPH !

Lorsqu'ils rentrèrent de l'exposition cantonale d'Yverdon, Fevey et Grognoz prirent, comme de juste, le chemin de l'école. Ils passèrent par Lausanne, où ils s'arrêtèrent, bien entendu. Mais laissons la parole à Louis Monnet, qui conta jadis cette équipée des deux inséparables.

VERS sept heures et demie du soir, Fevey et Grognoz arrivaient en gare de Lausanne. Ils montèrent en ville par l'avenue de la Gare et l'avenue du Théâtre. En longeant le temple de St-François, dont le clocher était alors entouré de hauts échafaudages, Fevey s'écria :

— Regarde-voir cette église !... Passons pas trop près : ils l'ont cotée !... Tiens, voilà notre hôtel des Messageries... Charrette, comme on l'a relappé sur le devant !... Qu'est-ce que c'est que cette cage verte autour de la porte ?... C'est pourtant pas pour les poules... non, parce que je vois des gens qui boivent dernier. Je sais pas si le tenancier nous reconnaîtra... Entrons toujours... Serviteur, messieurs, serviteur. Garçon, voulez-vous nous réduire un moment ces sacs... et puis nous apporter... Avez-vous toujours de ce Sainsafe qui était si tellement bon ? Si y en a encore, donnez-en un demi.

— Certainement, un demi Sainsaph.

— Vitor — j'entends qu'on vous dit Vitor — est-on bien sûr d'avoir la même goutte que l'autre fois ?

— Meilleur encore, M'sieur.

— Ah ! je sais pas s'il peut être meilleur. Enfin on va ça goûter... Le patron est-il par là ?

— Là-bas, au fond du café... celui qui boit...

— Ma foi, je vois pas tant bien ; ils boivent tous.

— Celui qui verse maintenant.

— Ah ! ah ! oui, je le reconnais, fait Grognoz.

Et s'avançant vers le détenteur de l'établissement :

— Pardon, estime... Vous ne me reconnaissez pas, mossieu ?...

— Eh bien, non... Cependant...

— Regardez-me voir bien... Voyons... Philippe Grognoz. Nous avons couché ici en revenant du tir fédéral de Genève, avec mon beau-frère qui est là...

Vous savez... qu'on avait si tellement ri, le soir, avec des Messieurs de Lausanne, épi le mossieu du Conteur... Y avait là un avocat, un marchand de vins épi d'autres bons zigues... Vous vous rappelez pas ? On a pourtant fait de fameuses recaféées.

— Ah ! oui, quand vous nous avez raconté votre voyage à Paris ?...

— Alôo !... Epi la petite santé va toujours, à voir ?...

— Assez bien, merci. Et vous ?

— Mais... Dieu soit béni, on se maintient.

A présent, c'est pas le tout : pouvez-vous nous remiser cette nuit ?

— Je suis désolé, Monsieur Grognoz, toutes nos chambres sont prises, sauf une seule qui n'a qu'un grand lit à deux places, ce qui ne fait pas votre affaire.

— Ça dépend... Dis donc, beau-frère, viens voir ici. Y paraît qu'il ne reste qu'un grand lit pour deusse : ça se comprend pendant ce tir cantonal.

— Ça fait rien ; on veut assez s'arranger ; on se cougnera un peu plutôt que d'aller dans un autre hôtel. D'ailleurs, on peut se mettre à bêtzevet, tu sais, un à n'un bout, l'autre à l'autre ; il n'y a qu'à

ne pas tant edzevater avec les pieds pendant la nuit, voilà tout.

Et levant la tête, Grognez demanda :

— A quoi sert ce virot qui fait tant de bruit ?... Est-ce pour faire aller la lumière électrique ?...

— Non, Monsieur, c'est un ventilateur, répond le patron.

— Ah ! oui, oui, je comprends ; c'est pour donner de l'air... voilà, voilà... Eh bien, y faut pourtant aller goûter ce Sainsafe... Voyons, Vitor, versez-nous voir, vous qui êtes jeune.

Et le garçon versant de haut et très adroitement, il se développa autour du verre une couronne de petites bulles perlées, fort agréables à l'œil.

— Regarde voir ça, reprit Grognez en élevant son verre, comme c'est pétillant !

— Ah ! c'est le bouquet, pardine, ajouta Favey. Et après avoir roulé avec délices sous le palais la première gorgée, ils se regardèrent en disant à l'unisson : « Il n'y a pas, c'est du même !... »

— Jamais j'ai bu du vin comme ça, reprit Grognez, c'est clair, ça a bon goût, et pi c'est sain, va seulement.

— Aloo, si c'est sain ; quelques verres comme ça tous les jours épi on deviendra vieux, pas vrai ?...

Louis Monnet

Coiffeur cruel. — Le lendemain des élections, un des candidats entre chez son coiffeur.

— Eh bien ! monsieur, dit l'artiste en cheveux, ce n'est pas ma faute, je vous ai bien défendu.

— Vraiment ?

— Oui, ainsi, à la réunion de vendredi, on disait que vous n'étiez pas assez jeune.

— Et bien ?

— Et bien, j'ai répondu que les vieux rasoirs étaient toujours les meilleurs.

DROLES DE TYPES

X*** est un excellent garçon ; il a bien des mérites, que beaucoup lui envient. Le sort l'en a récompensé dans une mesure appréciable.

Mais ses amis reprochent à X*** un défaut — faut-il appeler cela un défaut ? Il ne peut les rencontrer sans leur exprimer vivement son regret de ne pas les voir plus souvent :

— Dites-moi, leur fait-il d'un ton convaincu, ça ne peut pas aller ; on ne se voit plus ! Où vous cachez-vous ? Je pourrais-on se rencontrer un soir, afin de passer quelques bons moments à évoquer en commun nos souvenirs de jeunesse ? Nous ne voulons pourtant pas qu'il soit dit que nous sommes morts sans nous être revus. Allons, un bon mouvement, quand nous rencontrons-nous ?

Alors, invariablement, les amis de X*** lui rappellent, pour la cinquantième fois au moins, qu'ils ont un rendez-vous hebdomadaire, « tel jour », à « telle heure », à « tel endroit », et qu'il est sûr de trouver toujours là un certain nombre d'entre eux, qui l'accueilleront à bras ouverts.

X*** promet. Il sera trop heureux de revoir ces vieux « copains », jadis inséparables, et que la vie a dispersés. Bien plus, il suggère à ses amis — qui l'ont eue bien avant lui — l'idée d'organiser de temps en temps un petit « coup de fourchette », en société, affaire de s'arracher un moment aux tracasseries de la vie. Il soupire après un de ces moments-là.

On lui promet de répondre à son désir, qui est, du reste, celui de toute la « bande ». Puis on se sépare contents de part et d'autre de si bonnes décisions et tout pleins d'espérances.

Inutile de dire que, pas davantage qu'avant la rencontre, on ne voit le bout du nez de X*** à la réunion hebdomadaire de ses amis. Et, quand ceux-ci le convient à l'un de ces « coups de fourchette » qu'il avait si ardemment souhaités, il a — ça ne manque jamais — un empêchement « grave ». Il s'excuse, navré.

Puis, lorsque le hasard le remettra en présence d'un de ses vieux amis, X*** s'attendrira et se lamentera de nouveau de ne les voir pas assez souvent.

* * *

Un autre genre de type est celui qui porte sur tous vos faits et gestes, sur vos opinions, sur vos avis, enfin sur tout ce que vous dites, sur tout ce que vous faites un jugement que vous ne lui de-

mandez pas et qu'il ferait beaucoup mieux de taire. Que vous importe, en effet, que votre opinion ne concorde pas avec la sienne, qu'il ait trouvé bonne ou mauvaise votre attitude ou votre façon d'agir en telle ou telle circonstance, qu'il ne lui plaise pas que vous soyez ainsi ou comme cela ?

— Comment, dit cet importun, vous avez fait ceci, vous avez dit cela ? C'est incroyable. Ah ! moi je n'aurais jamais fait ci, jamais dit ça ! Moi ci, moi ça... moi partout...

Hem ! la porte !

J. M.

FAUTE D'ÊTRE ABONNÉ



Nous écrivait :

C'était l'été dernier, dans une grande ferme de la campagne vaudoise.

— Jules, dit le fermier Z. à l'un de ses fils, va donc voir si le voisin Pierre a lu son *Conteur Vaudois* et s'il veut bien me le prêter une petite heure.

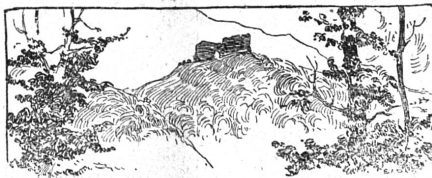
Jules n'a pas disparu depuis une minute que des hurlements de douleur jettent l'alarme dans toute la maisonnée : en sa hâte, le pauvre garçon, au lieu de prendre le chemin qui contourne la ferme, a sauté dans le jardin, par dessus la clôture de ronces artificielles et, courant entre les carrés de légumes, a renversé une ruche, si bien que les abeilles l'ont bientôt assailli de toutes parts.

Sans perdre son sang-froid, le père se saisit de deux couvertures, dont il jette l'une sur sa tête, et soulevant de ses bras musclés le réseau de fils de fer barbelés, vole au secours de son enfant, non sans avoir mis ses vêtements en lambeaux et sans s'être labouré cruellement les flancs.

Mme Z., pâle comme une morte, accourt aussi. Un instant, elle reste pétrifiée d'effroi à la vue du drame du jardin, à la vue encore d'une autre scène, aussi terrible dans son genre, dont le verger est le théâtre : une jument et son poulain, en un clos fermé d'une haute palissade, se cabrent en hennissant de terreur sous les multiples piqures. Vite, elle fait s'échapper les deux bêtes affolées. L'une d'elles, au passage, lui casse le bras droit d'une ruade. Dans la soirée, on retrouva la jument au fond d'un fossé, les jambes de devant rompues.

Mais avant la nuit, un autre malheur était survenu : laissé seul à la cuisine, le cadet de la famille, bambin de trois ans à peine, avait mis la main sur une boîte d'allumettes et, insensible aux choses du dehors, s'était glissé à la grange, d'où des gerbes de flammes ne tardèrent pas à faire voir quel passe-temps l'y avait poussé. On put sauver la plus grande partie de l'habitation, mais de la grange et des écuries, il ne resta que des débris fumants.

Si le *Conteur Vaudois* était un journal américain, il tirerait de cette sombre histoire la morale que voici : toutes ces infortunes n'auraient pas fondu sur le fermier Z. s'il avait été un de nos abonnés. Mais le *Conteur Vaudois* est trop de chez nous pour se faire de la réclame avec les misères d'autrui.



UN NOUVEAU LIVRE DE LÉGENDES VALAISANNES

par Albert Duruz-Solandieu.



PRES la copieuse bibliographie que nous possédons déjà sur les légendes valaisannes, l'apparition d'un nouvel ouvrage est faite en 1920 pour surprendre l'amateur au courant de la littérature traditionnelle du « Vieux Pays », chanté par Mario *** en vers et en prose.

Les érudits collectionneurs des *Walliser Sagen*, Ruppen et Tscheinen, Mario, Segerlehner, Courthion, Coquoz et plusieurs autres sans en oublier l'auteur qui se présente à nous aujourd'hui, semblaient avoir épuisé la cueillette des fleurs de ce champ, où bien des richesses sont irrémédiablement

perdues au point de ne rien laisser pour les glanes futures.

Et bien, M. Albert Duruz, plus connu sous son pseudonyme littéraire et fort mystique de Solandieu, dont il s'est servi pour écrire élégamment maints ouvrages d'histoire et de littérature valaisanne, la plupart édités d'une façon très luxueuse mais qui par cela même ont été d'une vulgarisation populaire difficile, le *Valais pittoresque* et les *Châteaux valaisans*, les *Petites chroniques valaisannes*, entre autres, vient de faire publier par les soins des Editions Spes, à Lausanne, un joli petit volume de *Légendes valaisannes* illustrées d'une façon riche et heureuse par le crayon d'Eugène Reichlen, qui nous le présente sous de vives et engageantes couleurs.

Ce recueil, préfacé par le P. Sigismond de Courten, contient en 112 pages, agrémentées de 61 dessins en noir et en rouge, vingt contes et légendes tirés pour la plupart des vallées du centre du Valais. La contrée de Lens et la vallée d'Hérémence y sont le plus copieusement représentées. Les deux extrémités du pays, la région de Brigue et celle de l'extrême Bas-Valais y figurent également mais en quantité plus modeste.

La prédilection de Solandieu pour les contes féodaux dissimulés dans la pénombre du moyen âge est bien connue.

Elle vient de s'affirmer à nouveau avec force par cette dernière contribution. Vieilles ruines, châteaux depuis longtemps démantelés et branlants, logis de chouettes aux sinistres échos ont été une fois de plus fouillés consciencieusement par l'auteur. De cette charge nouvelle à l'assaut des choses du passé et à l'archaïque mémoire des « bonnes grand-mères », il en est revenu avec des histoires palpitantes d'émotion pour les jeunes lecteurs naïfs, terrifiantes, féroces même, cela va de soi.

« Le cycle légendaire valaisan est un arbre touffu, dont les feuilles jaunissantes sont emportées une à une par le vent du réalisme moderne » dit l'auteur dans son avant-propos.

Cependant si nous examinons le contenu de cet ouvrage, non pas en professionnel mais en amateur de la science folkloristique, nous devons faire la constatation que tous les morceaux, à peu de chose près, se rattachent à des thèmes, à des cycles légendaires ou historiques bien connus en Valais. Le contraire nous eût étonné.

Mais si, dans les grandes lignes nous ne trouvons en ces pages savoureuses de naïveté ancestrale, émaillées à dessein de termes dialectaux et pittoresques du terroir, aucune nouveauté traditionnelle sensationnelle, — moins heureux en cela que ces veinards de préhistoriens qui viennent de découvrir (?) le brontosaure vivant en Afrique, — diverses variantes de motifs connus méritent de retenir notre attention.

Nous allons noter brièvement nos observations de détail :

La belle fée Frisaminthe du val des Dix et ses singulières manies sont connues dans toutes nos vallées du Valais romand, tandis que les traditions *chamosardes* et *ardonnentzes* relatives aux fées de Gru se rapportent à des traditions très enracinées et vaguement historiques rappelant les luttes des anciens habitants qui se défendaient contre les conquérants envahisseurs et oppresseurs, qu'ils fussent Burgondes, Sarrasins, Vandales ou autres.

La Vouivre d'Hérémence, le Kwakua est exactement, à un détail près, le même monstre fantastique que le fameux dragon volant de Vacheret, si en faveur parmi les générations passées, au val de Bagnes.

Avec la *Cheneguda*, autre dragon hérémensard qui disparaît, comme tant de ses congénères de tous pays, sous les coups d'un héros d'épopée, — d'épopée amoureuse parfois ! — nous allons constater la confusion du sabbat des sorciers (*secte* soit *chète* en pays fribourgeois, terme dialectal équivalent littéral de *synagogue* dans le Valais romand) avec la bête monstrueuse qui provoqua le vacarme. Ne voit-on pas ici, comme nous avons eu l'occasion de le dire naguère, à propos de ce que nous appelions alors le *mythe de la Vouivre* une réminiscence des premiers âges de l'humanité,